

dans l'atmosphère au profit de la terre, ou encore à la décomposition graduelle des détritux qu'elle laisse dans la couche labourable ; à ces diverses causes réunies, ou à toute autre moins appréciable dans l'état actuel de nos connaissances chimiques, il ne reste guère de doute sur la véracité du fait en lui-même.

— Or, on conçoit de quelle importance peut être en agriculture une récolte qui, loin d'enlever quelque chose ajoute au contraire à l'ancienne fécondité du sol pour les récoltes suivantes ; — qui permet d'équilibrer conformément aux exigences des assolements et aux besoins de la consommation, la production des denrées indispensables, d'une part à l'existence de l'homme, de l'autre à l'entretien de la vie des animaux, et qui, le plus souvent, sans ajouter aux frais de culture, augmente considérablement les produits de toutes sortes.

DES PROCÉDÉS GÉNÉRAUX DE CULTURES SPÉCIALEMENT APPLICABLES AUX PRAIRIES LÉGUMINEUSES.

L'époque à laquelle on doit semer les plantes fourragères de cette utile et nombreuse famille n'est pas encore et ne peut être déterminée rigoureusement. Cependant les praticiens, tandis que les auteurs recommandaient l'automne, ont généralement opté pour le printemps, parce qu'ils ont cru remarquer que les légumineuses dont les jeunes tiges et les jeunes feuilles sont toujours pleines de sucs aqueux, même celles qui redoutent le moins le froid, quand elles ont accompli leur croissance, ont beaucoup plus à souffrir que les graminées des alternatives de gelées et de dégels. — Contre un fait d'observation il n'y a rien à objecter ; — mais d'autres cultivateurs ont éprouvé aussi que, selon les espèces et les localités, les semis d'automne offraient de grands avantages. Laissons donc chacun prendre conseil de sa position particulière. En pareil cas, quelques essais ne peuvent être sérieusement dommageables, pécuniairement parlant.

La quantité de semence qu'on doit employer est un second point d'une importance particulière, relativement à la prospérité future des prairies légumineuses. Voici un principe que tous les cultivateurs ne doivent jamais oublier : Les plantes qu'on obtiendra par le semis seront plus grandes, plus grosses, plus vigoureuses, donneront plus de fourrage, si on économise la semence que si on la prodigue ; mais les plantes qui proviennent d'un semis où la semence a été prodiguée sont d'une qualité bien supérieure à celles des plantes semées plus claires. Le défaut des plantes de prairies artificielles est, en général, d'avoir des tiges trop grosses, trop dures, qui offrent une trop grande résistance à l'action de la mastication, et surtout à celle des sucs dissolvants de l'estomac. Cet inconvénient diminue et disparaît même presque entièrement, lorsque la semence n'a pas été épargnée. Les tiges sont déliées, tendres, ne s'élevant pas à une aussi grande hauteur ; mais comme elles sont plus nombreuses, elles gagnent, en quelque sorte, d'un côté ce qu'elle perdent de l'autre.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous allons traiter aujourd'hui un sujet qui a son intérêt pour la classe la plus instruite de notre société, pour les demi-savants et pour les hommes

sans instruction. Qui peut nier qu'il y ait plus ou moins d'ambition chez tous les hommes, que cette ambition soit, chez quelques-uns, le mobile de toutes leurs actions, et que pour satisfaire cette passion, on s'élève quelquefois au-dessus de ses semblables, par des actes de bravoure, de courage, vraiment dignes d'éloges, et que plus souvent, cette passion aveugle au point de jeter celui qui en est possédé, dans les écarts les plus déplorables. Les grandes fêtes qui viennent d'avoir lieu au centre de la catholicité, nous fournissent l'occasion des réflexions qui vont suivre sur l'ambition.

Parmi les noms des nouveaux saints que Pie IX a proclamés, il s'en trouvait un très-humble et très-obscur, celui d'une pauvre villageoise, Germaine Cousin. Cette pauvre fille que les grands du monde méprisaient, que les riches et les savants auraient rougis d'admettre en leur compagnie, qui était sans autre ambition que celle d'arriver au véritable bien, Dieu, a été dans cette solennité, l'objet du culte le plus solennel. C'est au milieu des pompes les plus magnifiques que puisse déployer la religion, de chants les plus beaux qui aient jamais retenti sous les voûtes les plus resplendissantes, qu'il a été donné à une foule immense de la voir s'élever vers les splendeurs célestes. Désormais, la terre qui a entendu par ses pontifes et ses lévites, les trompettes sacrées, le canon du fort Saint-Ange et les cloches des trois cent cinquante églises de Rome, proclamant la gloire de cette humble villageoise et de tous les nouveaux saints, ne cessera d'unir sa voix à celle du ciel pour chanter ses vertus éminentes. Voici quelques détails sur cette nouvelle sainte :

Germaine Cousin naquit dans un petit village d'environ deux cents feux, près de Toulouse, en 1579. Cette pauvre enfant parut dès sa naissance vouée à la souffrance et à l'affliction. Elle était perclus de la main droite et atteinte de scrofules. À peine sortie du berceau, elle devint orpheline ; Dieu lui retira sa mère. Et comme s'il fallait que toutes les épreuves s'accumulassent sur cette tête si frêle, le père de Germaine ne tarda pas à se remarier. Cette seconde femme, ainsi qu'il arrive souvent, prit l'orpheline en aversion. Germaine pauvre, infirme, orpheline, se trouva donc placée sous le joug d'une marâtre. Mais ne jugeons pas de son sort comme le monde ; car c'est aux misères de sa condition que Germaine dut l'éclat hâtif de son humilité, de sa patience et de ses autres vertus.

Dans un âge encore tendre, sa marâtre qui ne pouvait la souffrir en sa présence, la mit à la garde des troupeaux, et elle y resta jusqu'à la fin de ses jours.

Germaine ainsi accablée d'afflictions, était cependant joyeuse en esprit, ne comptait pas ses peines que Dieu lui envoyait et ne demandait pas d'en diminuer le nombre ni d'en alléger le poids. Elle aimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y bénissait autant d'occasions de pénitence. Elle aimait, pour plaire à Dieu, à rester le rebut du monde.